

Sémantique structurale et poétique du sens

Denis BERTRAND

Université Paris 8

Abstract

Greimas talks about his choice of the French language in relation to Flaubert's "writing of steel." Similarly, the conceptual and analytical edifice of Structural Semantics gives a materiality to the form of content that can also be called "of steel". We will question this material sensitivity which commands the scientific reconstruction of semantism, and we will consider it as a poetic. In fact, this approach sets free the interpretive potentialities of the text from their enclaves of essence, making them strictly descriptive while assuming their inevitable role of ellipsis and imperfection. On this basis and within the framework of Structural Semantics, we will examine the passage, from analytic construction to literary expression and, in particular, to "L'imaginaire de Bernanos" studied by Tahsin Yücel.

Keywords: *A.J. Greimas, Structural semantics, poetics of meaning, literary expression, essence.*

Texte conférence: Clôture du colloque*

Nous voici arrivés au terme de notre colloque. Mais cette fin est un commencement : il est le premier d'une longue série, et ouvre le champ d'une réflexion appelée à se poursuivre tout au long de l'année 2017 en divers endroits du monde : Rio de Janeiro, Sao Paulo, Paris, Kaunas et ailleurs. Greimas aurait eu 100 ans l'année prochaine. Les sémioticiens vont célébrer ce centenaire, non dans une perspective commémorative mais, comme on l'a vu ici, dans la visée prospective de la recherche. Présentation du congrès de l'AFS à Paris en mai-juin prochain.

Il me revient donc la rude tâche de clore ces deux journées de réflexion et de débats. J'en remercie vivement les organisateurs, même si j'éprouve toute la difficulté de la mission. A ce sujet, dès l'ouverture de notre colloque, Jacques a eu des paroles rassurantes : « Les conférences inaugurales sont plus délicates, a-t-il dit, que les conférences conclusives car lors de celles-ci, dans la hâte de partir, personne n'entend les bêtises que l'on dit... »

* Nous remercions M. Denis Bertrand d'avoir accepté de faire le bilan du Colloque international intitulé "Sémantique structurale : 50 ans après" avec la collaboration du CREM de l'Université de Lorraine et de l'Université d'Istanbul. Les contributions au Colloque sont publiées dans les numéros 32 et 33 de la Revue Dilbilim parus en 2018.

Aussi, bêtise pour bêtise, je vais chercher à entrecroiser, dans une tentative de synthèse, quelques lignes de force de ce que j'ai entendu avec ce que j'avais prévu, initialement, de développer autour de la relation, paradoxale sans doute, entre *Sémantique structurale* et poétique du sens. Herman tout à l'heure évoquait à ce sujet son « peu de charme littéraire »... Ne s'agissant ici cependant ni d'un compte rendu ni des minutes d'une rencontre, je vous prie par avance de bien vouloir excuser le caractère très imparfait de mes remarques et je demande en particulier à ceux que je ne citerai pas, parce que je ne les aurai pas entendus ou parce que je les aurai mal écoutés, de bien vouloir me pardonner ces imperfections qui sont de toutes façons, comme Greimas nous l'a appris dès *Sémantique structurale*, au cœur de toute manifestation du sens.

Je commencerai par parler d'un sujet que seul Herman, je crois, a jusqu'ici abordé : l'expérience personnelle de la lecture de *Sémantique structurale*.

Dans un livre fameux, traduit en une trentaine de langues, *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus*, Pierre Bayard, un de mes camarades de Paris 8, consacre un chapitre, assez drôle et émouvant, au sujet suivant : « Comment parler des livres qu'on a lus mais qu'on a oubliés, ou dont on a même oublié qu'on les a lus ? »

Eh bien je crois, tous les exposés en ont témoigné – et le phénomène va bien au delà des seuls spécialistes qui viennent pendant ces deux jours de s'exprimer –, je crois que *Sémantique structurale* fait partie des livres qu'on a pu en partie oublier certes, mais dont on peut assurément dire qu'on ne peut pas oublier qu'on les a lus. En songeant aux analyses de Proust sur la lecture et, en particulier, sur les souvenirs de lecture où se font concurrence dans la mémoire le souvenir des contenus du livre et celui des conditions dans lesquelles on se trouvait comme lecteur « ces après-midi là », je pourrais évoquer – comme beaucoup d'entre nous – le souvenir de ma – et même de mes – lecture(s) de *Sémantique structurale*. Cela relèverait de la sémiotique des situations et des pratiques (évoquées ici par Eric et Jacques, à laquelle s'ajoute la problématique du corpus évoquée par Driss, au sens large des plans d'immanence successifs). Pour moi, ces souvenirs se fixent sur deux fleuves, deux des plus grands fleuves du monde : le Mékong et le Mississipi. Le flux de leurs eaux boueuses fait partie de mon souvenir de l'analyse sémique. La première, lecture de découverte, a eu lieu au Laos, à Vientiane où j'enseignais, sans la connaître, la linguistique. Parmi les livres, lus la veille pour être enseignés le lendemain, il y avait *Sémantique structurale* et sa lecture fut pour moi un tel choc que, rentré à

Paris, je suis allé rencontrer son auteur pour lui demander s'il voulait bien m'accepter comme doctorant. La seconde lecture, dans le delta du Mississippi, en Louisiane, est plus vénale. Une enseignante de l'université de Thibodaux, dont une grande pancarte à l'entrée indiquait « Harvard on the bayous », préparait sa thèse de doctorat sur *Sémantique structurale* : thèse qui consistait en une traduction en anglais de ce livre. Elle m'a alors embauché pour faire ce travail, tâche que j'ai réalisée, bien maladroitement, avec une collègue française. Je n'ai rien su des suites de cette affaire peu honnête, mais elle m'a du moins mis au contact même du texte (cf. l'exposé de Sündüz Öztürk, sur les problèmes de la traduction de la théorie).

Je suis sûr que chacun des lecteurs de ce livre pourrait évoquer en quelques anecdotes l'histoire de cette expérience intellectuelle, décisive pour un certain nombre d'entre eux. Mais il ne s'agit pas ici de faire l'hagiographie de *Sémantique structurale* ni de son auteur, genre qui se plaît à l'anecdote. En réalité, l'analyse de cette expérience relève de la problématique plus générale de la lecture, comme activité interprétative, centrée notamment, et c'est ce qui m'intéresse ici, autour des isotopies complexes et de leur dégagement (celle des eaux boueuses des fleuves accompagnant le mouvement des concepts sémantiques, celle de l'expérience sensible de la lecture reliée à celle, purement cognitive, de la compréhension conceptuelle). La question des isotopies complexes est longuement développée au cœur de *Sémantique structurale*. Elle établit, à mon sens, en la problématisant, une des jonctions essentielles entre sémantique et poétique du sens.

1. Lecture et lectures de *Sémantique structurale*

Pourquoi retient-on ainsi *Sémantique structurale* ? Parce que le savoir qui s'y construit se présente d'emblée comme transmissible. Nous y avons appris les premières modélisations et les articulations de la forme du contenu, avec l'analyse sémique, la subdivision des sèmes nucléaires et contextuels, les classèmes, dont la composition génère les sémèmes qui se déploient en isotopies. Nous y avons découvert les unités discrètes et les unités intégrées qui donneront l'actant et le prédicat (p. 120), le statisme et le dynamisme (id.) d'où se dégagent des fonctions, et la construction progressive de la chaîne syntagmatique avec, en son cœur, la transformation. Nous y avons compris comment s'intégraient, à une théorie sémantique des phénomènes locaux, les fonctions proppiennes qui donnaient accès à la dimension globale de la discursivité et de son foyer narratif. Mais l'événement le plus particulier de toute cette expérience a été, je crois, sa qualité de transmission. Il suffit de faire le test de la transmissibilité sur un texte théorique quelconque pour avoir une idée de ses propriétés et de sa

cohérence interne. Je renvoie ici à la synthétique présentation que nous a fait Sémir des structures élémentaires de la signification, côté amont avec Hjelmslev et côté aval avec Greimas.

Dans *Sémantique structurale* en effet, la dimension descriptive est analytique, la dimension analytique est explicative et la dimension explicative est didactique. C'est un livre qui s'enseigne. Il a donné naissance à des ouvrages pédagogiques : Courtés, Groupe d'Entrevernes, Fontanille, Bertrand, sans parler des multiples polycopiés, fiches de travail, et autres instruments de diffusion. La pédagogie du sens qu'il porte aurait pu faire l'objet d'une étude particulière et d'une communication au sein de ce colloque.

Nous avons consacré ces deux dernières années du séminaire de Sémiotique de Paris au thème de la « Transmission ». Lors de la séance conclusive du séminaire, en juin dernier, notre ami Jean-François Bordron, co-organisateur avec Ivan Darrault, Jacques Fontanille et moi-même, a proposé une syntagmatique de la transmission. Je résume ici, un peu de mémoire, son développement qui m'a paru intéressant. Pour qu'il y ait quelque chose à transmettre, il faut que quelqu'un un jour en ait eu l'idée, qu'il transforme ce quelque chose en un événement, que cette chose apparaisse comme isolable, délimitée, à la manière d'une recette. Mais, à y regarder de près, la transmission ne se transmet pas comme un objet ; ce qui se transmet, c'est moins un objet que son énonciation. Il faut en effet transmettre l'intérêt pour la chose, plus que la chose, ou transmettre cet intérêt en tout cas avant elle. Il faut qu'on sache pourquoi c'est intéressant, prenant, désirable de transmettre ça. C'est ce qu'on appelle la médiation, et c'est ce qu'exploitent en effet, ad libitum, les médias. Faute de ce désir, faute de cette « aura » dont on entoure la chose, on ne transmet rien. Voilà nous disait-il – je reformule à ma façon – la nécessité en amont de la transmission et son lien impératif avec la médiation. Mais il y a aussi une nécessité en aval : l'appropriation. Il ne suffit pas de lire une recette pour la réussir. Il faut en plus le tour de main, il faut se l'approprier. Il ne suffit pas de lire *Sémantique structurale* pour l'enseigner, il faut aussi se l'approprier, la faire sienne, en réactiver en permanence le sens, le revivifier. Pierluigi Basso et Odile Le Guern ont organisé, en mai dernier, un très intéressant colloque sur l'appropriation, à Lyon.

Ces trois moments : transmission, médiation, appropriation, forment la syntagmatique de la transmission. On peut considérer qu'il y a entre eux un lien nécessaire, ou en tout cas largement transculturel. Ils constituent ainsi un schéma sémiotique, comparable au schéma narratif : comme

dans son cas, chaque séquence peut avoir des temporalités et des statuts réciproques différents. Quoi qu'il en soit, le prolongement de l'appropriation-assomption est l'invention, c'est la possibilité, peut-être la condition de la découverte sur la base de ce qui est parfaitement intégré : le nouveau naît de l'appris, l'inconnu du connu. C'est pourquoi nous avons proposé « L'invention » comme thème du Séminaire de Sémiotique de Paris pour cette année.

Ce que je viens de raconter, c'est le rapport que le lecteur-transmetteur a avec *Sémantique structurale*. Ce phénomène recèle une part de la dimension que j'ai appelé poétique, on pourrait dire *poiétique*, mobilisant le faire du lecteur. Nos deux journées l'attestent : autant d'exposés, autant de lectures, autant de propositions nouvelles. Eric hier développait les raisons qu'il y a à relire aujourd'hui ce livre.

Pour mieux appréhender cette dimension, en tout cas manière de le faire pour moi, je vous propose un détour, un détour par l'ultérieur qui nous permettra de remonter vers l'antérieur. Une de mes étudiantes, russe, vient de soutenir un mémoire de Master à Paris 8 sur la poésie. Sur ce qu'elle a appelé les « compositions positionnelles ». Et elle mis l'accent sur un phénomène passionnant, celui de l'inertie sémantique, l'énergie et la vitesse de sens acquise par laquelle l'amont innerve l'aval, façonne les attentes, exerce une pression protensive, fabrique ce que Jakobson appelle les « expectations déçues », et qui passe naturellement par tous les phénomènes de reprises, parallélismes, redondances diverses, tant du signifié que du signifiant. Elle l'a fait en commentant de très près la trame historique d'étude de ce phénomène dans les travaux des poéticiens russes, depuis Biely jusqu'à Lotman, en passant par Tynianov et Jakobson. Eh bien c'est un phénomène de cet ordre que j'aimerais explorer rapidement en passant de *Sémantique structurale* à *Du sens*, pour revenir ensuite à *Sémantique structurale*. D'où mon deuxième point.

2. Détour par *Du sens*, pour une rétrolecture

Ce détour par *Du sens*, ne concerne que l'introduction de ce livre, paru quatre ans après celui qui nous intéresse : on peut faire l'hypothèse d'une forte inertie sémantique entre les deux. En tout cas pour le lecteur. Et même d'une inertie à rebours, suscitant une rétrolecture éclairante. C'est du moins mon hypothèse. Il se trouve qu'Herman a lui aussi eu recours à *Du sens* pour parler de *Sémantique structurale*. Je me réjouis de cette coïncidence.

Ces dix pages, que je n'hésite pas à qualifier de superbes – pour moi, un

des plus beaux textes de Greimas, mais c'est subjectif... en partie seulement, parce que ça pourrait se montrer –, ces dix pages sont éminemment abstraites : c'est une longue méditation, tantôt technique, tantôt désabusée, sur la possibilité d'un discours sur le sens et sur l'insondable difficulté de le décrire. Or, en sous-main, conformément au modèle de l'isotopie complexe et de la bi-isotopie qui a été construit dans *Sémantique structurale*, une isotopie seconde se trame sous le foisonnement des isotopies abstraites de surface. Et cette isotopie élidée, mais pourtant bien là, s'adosse à une syntaxe qui assure la lisibilité, on peut dire la transparence, du texte. Concrètement, ce texte se présente comme une suite de paragraphes régulièrement séparés, toutes les deux à trois pages, par un espace blanc. On a ainsi quatre grands blocs textuels. Or, chose surprenante tellement elle n'est pas perceptible à première vue, ces quatre blocs s'organisent en quatre séquences parfaitement homogènes parce que commandées par un schéma narratif sous-jacent. Je renvoie ici à l'exposé de Diana sur la genèse de la narrativité dans la sémiotique greimassienne. Ce qui est certain, c'est que son ébauche (de la narrativité), certes décisive dans *Sémantique structurale*, reste cependant encore très proche de l'univers du conte merveilleux, elle s'arrache tout juste à l'analyse propéïenne, elle est loin de structurer les « discours scientifiques en sciences sociales » comme le montrera, bien des années plus tard un livre important publié sous ce titre, qu'ont dirigé Greimas et Landowski. De même, cette ébauche est loin de la formalisation modale et de la schématisation qui suivront dans *Du sens*, dans le *Dictionnaire*, et dans *Du sens II*. Or, c'est bien le schéma lui-même, non encore théorisé, qui est manifestement là, par anticipation, imposant son « imaginaire » syntagmatique à un texte qui semble à mille lieues d'un tel encadrement. Voyons, à très grands traits, quelle belle histoire il nous raconte (comme Descartes dans *Le Discours de la méthode*, qui a écrit un grand récit d'abstraction, là aussi). On a donc quatre séquences rigoureusement enchaînées, celles du futur schéma narratif canonique qui dans *Sémantique structurale*, je le rappelle, se limite à la formulation en trois temps : 1. « épreuve qualifiante », 2. « épreuve principale », 3. « épreuve glorifiante », et qui deviendront ultérieurement, ce qu'elles sont déjà ici : le manque > la compétence > la performance > la sanction.

1. Première séquence : le *manque* (les cinq programmes de l'échec), pp. 7-9. En quête de l'écart différentiel... On pourrait appeler cela « Les stances de l'échec »

- PN 1. Le début pourrait être comme un incipit romanesque célèbre : « Il est extrêmement difficile de parler du sens et d'en dire

quelque chose de sensé. Pour le faire convenablement, l'unique moyen serait de se construire un langage qui ne signifie rien : on établirait ainsi une distance objectivante permettant de tenir des discours dépourvus de sens sur des discours sensés. » (7) > échec (la logique et les logiciens : le non sens pour parler du sens, impossible : « dépourvu de sens » a du sens)

- PN 2 > échec (l'illusion axiomatique)
- PN 3 > échec (l'illusion de la subjectivité : le « nous » sujet)
- PN 4 > échec (la découverte de la relation saussurienne, illusoire elle aussi car inévitablement elle se substantivise et se réifie)
- PN 5 > succès partiel (le distributionnalisme et la découverte de l'écart : le sens négatif)
- PN 6 > sanction finale (le semi-échec du seul résultat obtenu : les « procédures de contrôle » garantissant « la cohérence interne », valeur refuge)

2. Deuxième séquence : la *compétence* « se mettre en condition figurative (...) jaillissement du sens » et), pp. 9-12.

- PN 1 : accepter le jeu des figures : « écran de fumée dressé pour nous » et devant cet écran « une toile d'araignée à peine perceptible, faite de milliers d'écarts différentiels entrelacés »...
- PN 2 : trouver une place dans le « concert épistémologique » (où « la voix du sémioticien » porte peu)
- PN 3 : prendre position, en tant que sémioticien, face au langage formel, « entre admiration et défiance »
- PN 4 : assumer la limite des modèles logico-mathématiques
- PN 5 > En définitive, reconnaître que la porte (de la compétence) est étroite entre « les deux compétences indiscutables : philosophique et logico-mathématique »

3. Troisième séquence : la *performance*, l'épreuve (dramatisation : vers « la réussite de l'entreprise »), pp. 12-14.

- PN 1 : « L'homme vit dans un monde signifiant », intuitivement et spontanément assumé ; l'interroger implique une dimension métalinguistique. Or, regardée de près, cette dimension métalinguistique est confrontée à de terribles *risques véridictaires* : mensonges, dé-

viations, malentendus. Dès que le métalangage dit : « que *veut* dire ce mot ? Qu'est-ce qu'on *entend* par là ? », il anthropomorphise. Ça fait frémir : on est près de se trouver dans un univers un peu fantastique, la *prosopopée est partout*, le monde des abstractions s'anime. Une phrase décisive, à mes yeux fondamentale, car elle indique la place du sémiologique (cf. l'exposé de P. Fabbri) et du figuratif : « Parce que la langue naturelle n'est jamais dénotative, mais multiplane, vivre sous la menace constante de la métaphore est un état normal, une condition de la "condition humaine" » (*Du sens*, p. 14). Notez : « la menace » !

4. Quatrième séquence : le *telos* ; conditions d'une sanction positive (pp. 14-17).

- PN 1 : nouveaux risques (arbitraire, gratuité, « morceaux de bravoure ») > les devenir croisés : le devenir écrivain du sémioticien, le devenir sémioticien de l'écrivain. Mais cela constitue un état (« état historique » à accepter)
- PN 2 : nouveauté, acquise comme une certitude depuis le début de ce récit : la « production du sens » = la « transformation du sens » > les « procès de transformation » Acquisition de fait : « on a appris à mieux connaître où il (le sens) se manifeste et comment il se transforme »
- PN 4. Sanction positive finale, la transformation, le manque liquidé au terme de la quête, sous forme de résultat : « La forme sémiotique n'est autre chose que le sens du sens »

Au total, cette lecture rejoint le motif théorique de l'isotopie complexe, qui vise à faire apparaître l'isotopie à la fois sous-jacente et directrice, elle rejoint également la réflexion sur les **modes d'existence** du sens (isotopie actualisée et réalisée vs isotopie virtuelle), qui a été l'un des grands motifs développés ici (J. Fontanille avec la dynamique, à effet d'ontologisations multiples, des modes d'existence, Ayse Kiran avec les virtuèmes...). L'isotopie complexe est en effet celle qui articule au moins deux modes d'existence de la signification. La reconstruction assumée de cette part invisible du sens est dans *Sémantique structurale* présentée comme le propre du poétique. Dans le texte introductif de *Du sens*, reconstruite comme structure narrative sous-tendue imperceptible au premier abord, cette isotopie relève bien de ce mode d'existence virtuel, que le métadiscours actualise.

J'ai parlé de poéticité : il faudrait évidemment définir avec précision ce terme, ce qui outrepassé notre propos ici. J'en rappellerai seulement quelques ingrédients.

- Le figuratif. Rappel de la phrase-clef : « parce que la langue naturelle n'est jamais dénotative, mais multiplane, vivre sous la menace constante de la métaphore est un état normal, une condition de la « condition humaine » » Les métaphores greimassiennes (dans *Sémantique structurale* comme dans *Du sens*) forme un corpus qui dessine l'es contours d'un imaginaire. la figure centrale en est sans doute le filtre (le « filtre » et l'« écran »... qui persistera jusqu'à *De l'Imperfection* : « l'écran du paraître imparfait »)
- Les isotopies cachées et l'effet de profondeur sollicitant l'interprétation
- La matérialité du signifiant, conjoignant le sémantique et le sensible (cf. le sémiologique – Fabbri – et la question du semi-symbolisme, la corporéité, le lien entre indicialité et iconicité chez Brodron, etc.)
- La subjectivité de l'énonciation enfin...

3. Retour à *Sémantique structurale*

Je centrerai mon propos sur le retour subreptice de la subjectivité, en rappelant un des passages de *Sémantique structurale* les plus souvent cités, qui concerne le rejet méthodologique de l'énonciation.

« Tout discours présuppose, on le sait, une situation non linguistique de communication. Cette situation est recouverte par un certain nombre de catégories morphologiques, qui l'explicitent linguistiquement, mais en introduisant en même temps dans la manifestation un *paramètre de subjectivité*, non pertinent pour la description et qu'il faut par conséquent éliminer du texte (à moins que l'analyse n'ait choisi ce paramètre comme objet de description).

Ces catégories à éliminer sont principalement les suivantes :

1. La catégorie de la personne. (...) Le descripteur devra être attentif aux mille ruses qui permettent au locuteur d'intervenir ou de rester, masqué, dans le texte.
2. La catégorie du temps. L'élimination concerne toutes les indications temporelles relatives au nunc du message. (...) [au profit de l'alors]
3. La catégorie de la deixis. Tous les déictiques (...), dans la mesure où ils comportent l'appréciation subjective du locuteur, seront exclus du texte. (...)

4. Tous les éléments phatiques en général. (...) »

(*Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, p. 153-154)

J'insiste surtout sur ces « mille ruses qui permettent au locuteur d'intervenir ou de rester, masqué, dans le texte ». Il y a là, à coup sûr, une exploration à mener, une enquête à conduire, car elle recèle des éléments pour une poétique du sens. De fait, la subjectivité est là dans *Sémantique structurale* et son statut est à analyser : irruptions conventionnelles du sujet de discours (dans les normes du discours scientifique). A noter surtout les irruptions du « nous » dans les fameuses « Remarques » qui scandent le texte – « Contentons-nous pour l'instant de... » – véritables stylèmes greimassiens par lesquels un débrayage fortement marqué autorise l'embranchement énonciatif dans une enveloppe discursive soigneusement fermée. A noter aussi les jeux de l'implicite, de l'humour et de l'ironie dont les exemples abondent (ainsi, p. 87-88, l'analyse de la grandiose période de Bossuet suivie de cette définition de mots croisés : « un coup de langue qui fait clore un bavardage parfois bien familier »). Ou encore l'irruption d'une émotion « authentique », je pense à cette « expérience personnelle » racontée p. 101, l'histoire du vieil ami frappé d'une hémorragie cérébrale, devenu incapable de saisir toute signification poétique – c'est-à-dire l'isotopie seconde – et ayant la « conscience aiguë, pour ne pas dire tragique, de l'existence de ce métatexte devenu insaisissable », cette « expérience » confirmant l'« existence d'une communication bi-isotope ».

Mais venons-en pour finir au dernier chapitre de *Sémantique structurale*, « Un échantillon de description » p. 221- 256. Il est consacré à la reprise, par Greimas, de l'étude de sémantique littéraire, réalisée par Tashin Yücel, ici même, sur l'univers de Bernanos.

Cet univers repose sur la catégorie actantielle régissante : Vie / mort, posée d'abord comme isotopie à décrire. Elle émerge, écrit Greimas, de « la redondance de certains lexèmes » (p. 223). Je résumerai à grands traits le chapitre – sur lequel il y a beaucoup à dire – en disant qu'il s'attache, pour l'essentiel, à la construction paradigmatique de cette catégorie à différents niveaux : les homologues qu'autorisent les investissements figuratifs (la lumière / l'obscurité, la chaleur / le froid, le feu / l'eau), les figures passionnelles (humilité / orgueil, joie / ennui), les conduites véridictoires (vérités et mensonges), etc. Ces éléments vitaux et mortels enchevêtrés transforment sur le plan diachronique les contenus en « Vie idéale » et « Mort totale » < ils transforment, dirait la sémiotique tensive de Claude Zilberberg aujourd'hui, une relation de sous-contraires (vie/non-vie vs

mort / non mort) en une relation de sur-contraires (Vie idéale / Mort totale).

L'analyse tout entière met à nu le creux du sens, les réseaux sous-jacents et leur mise en cohérence, elle révèle le « mystère » de l'isotopie complexe : l'étude, et c'est la raison de son caractère conclusif du livre, prolonge et illustre la condition multiforme de l'isotopie du discours.

Or, j'aimerais suggérer à ce sujet le chemin parcouru depuis *Sémantique structurale* en mettant en relation cette étude de l'univers de Bernanos avec une expérience d'analyse en cours, sur une œuvre – ou un univers – littéraire également, qui prend acte, par delà les homologues paradigmatiques, des développements de la sémiotique, notamment de ce qu'on appelé le « style sémiotique » ou, dans une autre perspective, les « formes de vie » : les deux sont fondées sur un phénomène de congruence des formants du sens, une altération, une déformation homogène des différents niveaux de saisie figuratif, aspectuel et énonciatif, thématique, narratif, modale, structurel en profondeur enfin (cf. le livre récent de Jacques F., *Les formes de vie*).

Je travaille actuellement sur le roman d'André Gide, *Les faux-monnayeurs*, publié en 1925. D'un point de vue d'histoire et de critique littéraire, ce roman est le premier qui marque manifestement la rupture avec la tradition de l'écriture romanesque triomphante du XIX^e siècle, celle qui sous le nom de « réalisme » puis de « naturalisme » a poussé le plus loin les protocoles d'écriture capables d'imposer efficacement l'effet véridictoire de l'illusion romanesque. Après Gide viendra le Nouveau roman.

Les faux monnayeurs, qualifié par l'auteur dans sa dédicace comme « mon premier roman », est aussi connu pour être le « roman du roman », et plus encore le roman du romancier en train d'écrire un roman, le personnage de l'écrivain Edouard qui exprime dans son « Journal » à l'intérieur du roman, tous les problèmes et les difficultés d'écriture de son roman en cours, précisément intitulé « Les faux-monnayeurs ». Le titre lui-même a fait l'objet de nombreux commentaires puisque, s'il y a bien une petite histoire de trafic de fausses pièces de monnaie vers la fin du roman, mises en circulation par des adolescents de bonne famille, ce titre est polysémique. Plus, il incarne le problème de l'ouverture du sens sur *l'incertitude*. En effet, s'il dénonce peut-être, dans une perspective moraliste, la fausse monnaie de nos conduites et l'hypocrisie opposée à l'authenticité, il apparaît plus sûrement, pour le sémioticien, comme doté d'une signification modale : il s'en prend à la fausse monnaie du croire, celle que diffuse précisément les romanciers en faisant croire à la vérité de leurs personnages et

de leurs actions de papier, et plus largement celle que diffuse tous les manipulateurs, agents du « faire croire ». *Les faux-monnayeurs* sont le roman de la désillusion romanesque. Le terme-clef en est la **contingence**.

En 1895, Gide avait publié un petit livre, devenu ensuite livre-culte, *Paludes*, pas un roman ni un récit, mais une « sotie » (comme *Les caves du Vatican*), c'est-à-dire, terme exhumé du Moyen-Âge, farce satirique et bouffonne, œuvre des sots et des fous (au sens médiéval). Curieusement, ce livre est dit être sous-titré « Traité de la contingence ». En réalité, vous l'achetez, il n'a pas de sous-titre. Et puis vous fouillez les éditions savantes et vous trouvez qu'en effet, lors d'une de ses premières éditions, très ponctuellement, il a eu pour sous-titre « Traité de la contingence »... Phénomène extraordinaire, la contingence – modalité aléthique du « ne pas devoir être » ou « pouvoir être ou ne pas être » – s'exprime dans le signifiant éditorial lui-même : le nom peut être imprimé ou ne pas l'être.

Or cette modalité de la contingence constitue un **fil rouge** remarquable pour l'approche du roman *Les faux-monnayeurs*. Celui-ci est tout entier, à tous niveaux, sous toutes ses formes, à travers toutes ses problématiques, sous le signe modal de la contingence (qui anticipe, notons-le, la philosophie existentialiste de l'absurde développée bien ultérieurement, en littérature, par Sartre, Camus, Ionesco, Beckett, etc.). On pourrait presque faire de cette congruence surprenante – définissant précisément une proposition de forme de vie – une lecture générative.

La contingence frappe de son signe la **figurativité** tout d'abord, c'est-à-dire l'efficacité iconique du roman, qui fait que la triade espace – temps – personne constitue le fondement de notre lecture : il arrive quelque chose à des gens quelque part à un certain moment. Ici, qu'on en juge par l'incipit seul : « “C'est le moment de croire que j'entends des pas dans le corridor”, se dit Bernard. » (Pléiade, p. 175) Ce début *in medias res* présente un univers figuratif et narratif très elliptique, et voici que la perception elle-même est mise en doute. D'une manière générale, le monde figuratif dans le roman semble atteint par une certaine corrosion, il est diaphane, au bord de l'effacement, le monde paraît si intériorisé qu'il impose le monde référentiel comme illusion.

La contingence frappe aussi le fonctionnement des **points de vue**, aucun n'est assuré, tous sont partiels, chaque événement peut être envisagé et raconté d'un autre point de vue, ce qui explique le caractère elliptique de chaque scène, car l'univers du sens est insaturable.

De même, il est impossible de décider qui est le **héros**, et le lecteur

se demande même s'il y en a – tous les personnages, ou presque, se dédoublent, et en chacun d'eux se multiplient les instances plus ou moins contradictoires.

Plus radicalement encore, la contingence affecte le « sens », dans son **acception téléologique** : dans un monde sans finalité véritablement assumée, l'acte gratuit a droit de cité. Ainsi, cette promotion de l'acte gratuit – anarcho-ludique – à laquelle le nom de Gide est attaché (cf. *Les caves du Vatican*), s'inscrit plus profondément dans la logique de la contingence généralisée. Cf. Strouvillhou : « Il ne m'arrive pas (...) d'entrer dans une salle de spectacle sans désirer l'écroulement du lustre ou l'éclatement d'une bombe ; et, quand je devrais sauter avec, je l'apporterais volontiers sous ma veste, si je ne me réservais pas pour mieux. »¹

Ce n'est évidemment pas le lieu ici de prolonger cette analyse spécifique d'un roman, même si la littérature, comme l'observait Jacques Geninasca, oblige à affronter le paradoxe d'une science du particulier – alors même qu'on sait qu'il n'est de science que du général. Mais je voudrais seulement conclure sur ce point en disant que, si d'un point de vue narratologique, le roman d'André Gide offre la version critique d'un genre, on voit, en conduisant les analyses au plus près du texte et de son énonciation, qu'il tente de repousser jusqu'à ses plus extrêmes limites (pour l'époque) les conditions d'intelligibilité du sens : la représentation vacille, la cohérence est ébranlée, la dynamique du récit flotte. Et pourtant ces limites si difficiles à franchir sont celles dont la narrativité, au sens sémiotique de syntaxe et de fondement de la signification discursive, nous donne les instruments. On mesure aussi, à travers la manière dont la figure de la / contingence/ acquiert le statut d'une proposition de forme de vie, ce qui sépare une analyse de ce type de celle, strictement paradigmatique, de l'univers de Bernanos dans les années 60.

Conclusion

Le colloque qui se termine ici a été tout sauf commémoratif. Il a montré la productivité de *Sémantique structurale* comme objet de recherche : accent mis tantôt sur la sémiologie, tantôt sur l'analyse sémique, tantôt sur les modalités et la narrativité, tantôt sur l'isotopie, tantôt sur le rapport avec la littérature (cf. les trois communications d'Ayşe, de Reza et de Djamel Kadik) rappelant la manière dont, étrangement, elle était fortement présente à l'horizon du travail de Greimas, comme une expérience radicale du langage et du sens. Impossible de retracer ici la richesse des proposi-

¹ *Ibid.*, p. 418.

tions et des éléments de discussion : ils montrent, ce que disait je crois Eric, toute l'actualité d'une relecture ; ils montrent aussi, ce que rappelait Paolo, le caractère multiple et fragmentaire, et par conséquent disponible et ouvert à l'itinérance théorique, de cet ouvrage.

Je conclus rapidement sur un point qui m'a semblé exemplaire de notre colloque. Le débat s'est assez vite hier centré sur l'ouverture anthropologique et anthropologico-philosophique de la sémiotique (cf. Jacques F., Waldir Beividas). Plus précisément, il semble qu'on ait opéré une sorte de glissement déductif : du mode (modalité) on est passé au mode d'existence, et de là à existence, puis d'existence on est passé à réalité, et de réalités multiples soumises aux expériences on est passé à ontologie. L'anthrop-ontologie a donné lieu à un débat fort intéressant sur l'évolution de la sémiotique : critique par Paolo, puis par Eric, de cet emploi du terme « ontologie » même au pluriel, potentiellement critique pour la sémiotique, tant d'un point de vue théorique où il marque un effacement d'une des positions les plus solides de notre discipline (l'écran de fumée du sens, l'efficacité des simulacres), que d'un point de vue stratégique, concernant les relations délicates de la sémiotique avec la philosophie. Effet réel du colloque : Jacques qui a dû partir (pas pour cette raison, bien sûr !) a reconnu le bien-fondé du problème et est en train de réfléchir à la manière de faire évoluer cette réflexion. C'est une des finalités d'un colloque. Mission accomplie.

Merci à Nedret, à Driss et à tous les amis turcs qui nous ont rassemblés à Istanbul, en dépit d'une situation si difficile pour eux.

NOTES PREPARATOIRES

Objectif et trame - Partir de l'introduction à *Du Sens*, texte d'une portée à la fois scientifique et poétique à (dé)montrer, puis en faire une rétrolecture pour remonter à *Sémantique structurale* pour y déceler et en dégager les conditions d'une poétique.

Exercice de sémiotique textuelle

Objectif : Remonter de *Du sens* à *Sémantique structurale*. De l'intro de *Du sens*

« Il est extrêmement difficile de parler du sens et d'en dire quelque chose de sensé. Pour le faire convenablement, l'unique moyen serait de se construire un langage qui ne signifie rien : on établirait ainsi une distance objectivante permettant de tenir des discours dépourvus de sens sur des discours sensés. » (7)

« Que l'on situe le sens juste derrière les mots, avant les mots ou après les mots, la question du sens reste entière. » (8)

« Il ne faut pourtant pas se faire d'illusions : ces procédures ne nous renseignent en rien sur le sens, elles ne font qu'établir une corrélation de contrôle entre deux plans indépendants du langage. » (9)

« Le concept du sens négatif, si rassurant, n'est pas plus fondé que ne le sont, pour le reste, toutes les procédures imaginées par le structuralisme formaliste de naguère. » (10)

Les métaphores greimassiennes (dans ce texte)

« ... nous ne faisons que commencer la *course circulaire*, interminable, aux synonymes... » (7)

« Voici le *nous* érigé en instance suprême du sens : c'est lui qui commande le *filtre* culturel de notre perception du monde... » (8)

« ... réintroduire le fameux dynamisme qui n'est, le plus souvent, qu'une *licence* méthodologique et qu'une *débauche* de paroles. » (8)

« ... en décrivant cette *couverture* sonore ou graphique qui, tout en n'ayant rien à faire avec le sens, le laisse *filtrer* et parvenir jusqu'à nous. » (8)

« ... l'immense travail accompli pour éviter la *rencontre* avec le sens non seulement se justifie en soi, mais prend un nouveau sens pour nous :... » (9)

« ... qu'on imagine un écran de fumée dressé pour nous – l'univers du sens –, et juste *au-devant de cet écran une toile d'araignée* à peine perceptible, faite de milliers d'écarts différentiels entrelacés :... » (9)

« ... cette *toile articulée* ne correspond point à ce qui est réellement à portée de notre perception, au *monde bariolé, pesant, figé des choses* ;... (9)

« La voix d'un sémioticien risque de porter peu dans ce *concert* épistémologique. » (10)

« ... : il préfère même se cacher derrière le *paravent* de termes techniques et d'un discours dépersonnalisé. » (11)

« Ce qui importe par-dessus tout au sémioticien, c'est la conformité de ces idées avec ce qu'il croit être l'état actuel de sa discipline, c'est aussi *l'exigence intime* qu'il leur pose de "mordre sur la réalité" »

« Que de sciences furent ainsi fondées et ne vécurent que *le temps d'une rose*. » (12)